

PATRICIA GRACE

COLLECTION
LITTÉRATURES
DU PACIFIQUE

Mutuwhenua

LA LUNE DORT

*Traduit de l'anglais (Nouvelle-Zélande)
par Jean Anderson et France Grenaudier-Klijn*

Roman

PATRICIA GRACE

COLLECTION
LITTÉRATURES
DU PACIFIQUE

Mutuwhenua

LA LUNE DORT

«Toi, quand viendra le moment, tu feras ce qu'il faudra.»

L'amour qui unit une jeune Māorie, Linda, et un Pakehā (Néo-Zélandais d'origine européenne), Graeme, se heurte pourtant à des différences culturelles jusque-là insoupçonnées. Cette jeune femme qui depuis toujours se voulait «différente» et «moderne» se sentira en effet de plus en plus redevable envers son histoire, son peuple et sa famille, envers sa grand-mère surtout : assumant le nom de celle-ci, Ripeka, elle demandera à son nouveau mari de l'appuyer dans sa quête identitaire, même si ce besoin de racines et de traditions ira à l'encontre des pratiques occidentales, et se fera au prix d'un choix difficile.

Patricia Grace, lauréate du Prix Neustadt (dit «petit Nobel») nous donne ici un roman qui traite avec beaucoup de finesse de la difficulté qu'il peut y avoir à rester fidèle à soi comme à l'autre.

Mutuwhenua
La lune dort

First published by Penguin Books (NZ) Ltd
Mutuwhehua
© Patricia Grace 1978

Édition française : © Au vent des îles 2012.

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Le photocopillage tue le livre.

Patricia Grace

Mutuwhenua La lune dort

Roman

*Traduit de l'anglais (Nouvelle-Zélande)
par Jean Anderson & France Grenaudier-Klijn*

Préface

Linda, une jeune Māori de 19 ans, et Graeme, un jeune homme *pākehā*, font connaissance, tombent amoureux et décident de convoler. La route menant à l'autel n'est pourtant pas dénuée d'obstacles, et il leur faudra patience et détermination pour convaincre le père de Linda et Nanny Ripeka, sa grand-mère paternelle, que leur alliance n'enlèvera pas Linda à ses racines.

Publié en 1978, ce premier roman de Patricia Grace dépeint avec une grande subtilité la méfiance et les tensions qui règnent entre les deux communautés de la Nouvelle-Zélande. À travers le personnage de Linda, l'auteure souligne la complexité du lien transculturel tout en mettant l'accent sur l'importance de l'appartenance — à la terre, au clan familial — dans la tradition māori.

Comme à son habitude, Patricia Grace brosse, avec un profond respect, des personnages attendrissants. Elle s'attache à décrire la mythologie, les convictions, les croyances et les valeurs d'un peuple mis à mal par la colonisation, et souligne, sans didactisme, la menace que fait peser la présence de ceux qui, parfois par vénalité, et souvent par ignorance, se sont approprié ses biens. Une lecture avertie de cette histoire apparemment simple mettra en évidence le profond attachement de ce peuple à ses origines culturelles et matérielles. Que devient une jeune femme exposée soudain aux pressions de la vie urbaine, alors qu'elle n'a jamais connu que l'amour et les soins de sa famille très protectrice ?

Comment trouver son chemin alors que la plupart des jeunes de la communauté quittent les terres ancestrales en préférant un train de vie plus mouvementée ?

Les traductrices se sont attachées à donner à chaque personnage la voix qui lui convenait, pour exprimer la diversité des personnages imaginés par Grace. Par respect de la tradition orale, elles ont également tenu à préserver le ton immédiat, vécu, que crée l'emploi du passé composé et des phrases négatives incomplètes permettant de retrouver les particularités du 'parler' māori.

Histoire intime, dont le dénouement choquera sans doute plus d'un lecteur, Mutuwhenua s'applique à révéler des aspects cachés de la vie, qui, comme cette 'lune qui dort', pour être invisibles n'en sont pas moins réels.

Jean Anderson et France Grenaudier-Klijn

1

Les jours précédant mon mariage débordaient d'activité, mais bien plus pour ma mère que pour nous. C'était l'été; jour après jour, le soleil glissait dans un ciel irréprochable d'un bleu glacé, attirant à lui toute l'humidité des ruisseaux et des pâturages, délavant collines et ravines. Leurs teintes ivoirées étaient notre version d'un Noël sous la neige.

Plus tôt, le *tī kōuka* loin derrière la maison avait signalé la sécheresse à venir, épanchant de ses faisceaux de feuilles affilées des serpentins de fleurs crème.

Le *tī kōuka* avait été descendu du bush alors que mon père était encore petit; devant lui se trouve un *ngaio* planté lors de ma naissance.

De l'extérieur il a l'air tranquille, cet arbre, avec sa forme arrondie bien nette et son vert uniforme. Ce n'est qu'en s'approchant qu'on découvre ses membres douloureusement tordus et les cicatrices qui marquent sa peau couturée, ce qui ne l'empêche pas d'être un arbre tranquille. On m'a nommée d'après lui. C'était un nom nouveau dans notre famille, mais on m'a donné un des vieux noms aussi.

Derrière le *ngaio* et le *tī kōuka* se dresse un vieux macrocarpa, aux longs membres oscillants chargés de pommes en nodules, cachées parmi les gaines odorantes des épis verts, et les petites branches mortes enchevêtrées. Je ne sais pas quel âge il a. Je sais seulement qu'il est pourvu d'épaisses et

lourdes racines qui s'étendent et s'enfoncent profondément. Seulement que sa sève épaisse coule sous sa peau écaillée, et que, sans sa résistance au vent qui pourlèche les flancs de la ravine, les autres — le *tī kōuka* et celui qui m'a donné mon nom — n'auraient pas pris racine et bien poussé.

Après que ma mère s'était faite à l'idée que j'allais me marier, elle avait pris plaisir à tout organiser et tout préparer pour le mariage. Elle voulait que tout soit exactement comme il fallait. Nous avons acheté du tissu que j'avais apporté à une couturière en ville pour qu'elle confectionne des robes pour Lena et moi. Elle avait retenu un photographe et des fleuristes, et organisé le nettoyage et la décoration de notre église et de la salle des fêtes.

Mon père également était occupé, mais je ne l'avais jamais vu aussi taciturne. C'était comme s'il avait caché son soi véritable pour laisser place à un étranger silencieux, qui allait et venait, mangeait et dormait. C'était nouveau, cette humeur renfermée, qui ne boudait ni ne hurlait, ne criait ni ne riait, ni ne tapait du pied. Une humeur que je ne lui connaissais pas.

– Qu'est-ce qu'il a, mon Papa ? j'avais demandé un jour, et il était resté si longtemps sans répondre que j'avais cru qu'il n'allait rien me dire du tout.

– C'est cette histoire de mariage, il avait répondu, avant de se taire à nouveau.

– On se donne trop de mal et tout ça ?

– On peut pas se donner trop d'mal pour ma p'tite fille.

– Eh bien quoi, alors ?

– Tu ne sais pas encore comment c'est. D'être mariée. D'être loin de la maison.

Il m'avait passé le bras autour des épaules.

– C’est de notre faute, à Maman et moi. Nous t’avons gardée trop près de nous. Tu n’es peut-être pas prête à t’en aller. Peut-être que Graeme et toi, vous êtes plus différents l’un de l’autre que vous le pensez.

Pendant un instant, ça m’avait fait tout drôle d’entendre se déverser dans la pièce, par la voix de mon père, ma propre peur. Et à ce moment-là quelque chose m’avait fait penser à la pierre que nous avons trouvée un jour, et qui était maintenant ensevelie au fond d’une grande ravine non loin de là. J’avais senti la pierre m’effleurer, mais sans froideur. Vous la tenez un moment et elle se réchauffe assez vite, tirant de vous vie et chaleur.

– Mais tu nous as donné ton accord. Tu veux ce mariage.

– Tu auras besoin de quelqu’un d’autre un jour. Et je sais qu’il t’aime profondément. Il me l’a prouvé ; il a une grande force en lui.

J’avais toujours voulu parler à Graeme de la pierre, que j’appelle une pierre pour en atténuer la signification, pour en simplifier la portée. Mais j’avais peur de ce que je pourrais en venir à apprendre sur lui et sur moi, de ce qui pourrait nous désunir, des différences. Je me suis défaite de beaucoup de choses au cours de ces dernières années, mais la pierre reste avec moi. La pierre et les gens ne me laissent pas oublier qui je suis, même si je l’ai souhaité bien des fois.

– Et c’est ta mamie, mon père avait ajouté. Elle n’est pas en faveur de ce mariage. Elle viendra pas, il faut que tu t’y fasses, mon bébé. Et c’est à moi qu’elle fait porter le chapeau, évidemment.

Ripeka était l’autre nom qu’on m’avait donné, d’après le sien.

– T’es un beau garçon, pour sûr, Nanny Ripeka avait déclaré à Graeme. Mais ma petite-fille devrait épouser un Māori.

– Mais je l’aime, il s’était exclamé. Personne ne saurait l’aimer plus que moi.

– Tu ne sais rien de rien, elle avait répondu. L’amour ? L’amour, c’est ce avec quoi on naît, c’est ce qu’on connaît. Tu crois que tu connais cette fille mais qu’est-ce que t’en sais ? Quoi qu’y a d’ mal à c’que t’épouses une *Pākehā* ?

Puis Nanny Ripeka s’était tournée vers moi en déclarant :

– T’es exactement comme ton cousin. Pas de Māori ; faut qu’il épouse une *Pākehā*. Vous deux, vous voulez juste que vos enfants aient le teint pâle parce que vous croyez que c’est mieux. Vous aimez pas votre propre peuple.

Je m’étais fâchée contre elle, et pas pour la première fois. J’avais pleuré, crié, essayé de la faire comprendre ; j’avais pleuré parce que je n’aurais rien pu dire pour lui faire changer d’avis. Et sur le chemin du retour, je m’étais dit que je serais bien contente d’épouser Graeme et d’échapper à Nanny Ripeka et à toutes ses sornettes.

– Qu’est-ce qu’elle a ? mon père avait demandé à Graeme lorsque nous étions rentrés.

– La vieille... a fait des commentaires, Graeme avait répondu.

Alors je m’étais assise pour raconter à ma mère et à mon père ce qui s’était passé. Je pleurais toujours.

– Qu’est-ce que tu veux, elle est vieille, ta mamie est vieille, mon père avait expliqué, et tu changeras rien en te fâchant contre elle.

– Elle n’est pas obligée de dire des choses pareilles.
Mais mon père ne m’avait rien répondu.

– Elle n'est pas obligée, non ? Je suppose que tu es d'accord avec elle. Tu penses qu'elle a raison.

– Je suis content que t'épouses Graeme, mon père avait déclaré. C'est un bon garçon, et il t'aime.

– Qu'est-ce que tu as ? Tu ne peux plus me répondre franchement ?

C'était comme si Graeme n'était pas là.

– Elle a pas tout à fait tort, mon père avait renchéri. Seulement faut vivre longtemps pour s'en rendre compte.

Ma mère m'avait prise dans ses bras mais je l'avais repoussée.

– Allons-nous-en, j'avais dit à Graeme.

Il s'était assis un peu à l'écart, et pour la première fois son calme et sa tranquillité m'avaient agacée.

– Pour aller où ? il avait demandé.

– Où tu veux. Je veux sortir d'ici.

Je l'avais entendu dire à mon père, On fait un tour pendant une heure et puis je la ramène.

Sa soumission placide m'avait mise en colère.

– Aucun d'entre vous ne veut m'écouter, j'avais déclaré en me dirigeant vers la porte. Nanny Ripeka peut dire n'importe quoi, et parce qu'elle est vieille, vous lui donnez raison.

Nous avions roulé en silence un certain temps avant que Graeme ne dise, T'en fais pas Linda. T'en fais pas pour ce qu'elle a dit. Nous sommes assez forts toi et moi.

– Moi pas, j'avais répondu. Je ne suis pas forte du tout.

Et j'étais toujours tourneboulée. Par la peur, je crois, à cause de ce qu'elle avait dit, plutôt que par la colère.

– Dans ce cas, je serai assez fort pour nous deux, il avait déclaré. Ne sois pas triste. Ton vieux est le seul à reconnaître la force que j'ai en moi.

Sans dire un mot, j'avais réfléchi un moment à ce qu'il venait d'affirmer. Et tout d'un coup j'avais eu envie de lui, sensation qui ne m'était pas inconnue, mais dont l'intensité redoublée était nouvelle. Je sentais ma peau tendue sur tout mon corps et j'avais envie qu'il me réconforte, envie de sentir sa force déferler en moi. Il m'avait regardée et avait étendu le bras pour m'attirer à lui, et nous avions continué notre chemin en direction de la maison. Son corps était dur contre le mien.

2

J'avais neuf ans lorsque nous avons trouvé la pierre. Papi Toki était encore en vie et mes parents et moi étions allés chez lui parce qu'un monsieur des services municipaux devait venir pour discuter avec mes grands-parents et le reste de la famille d'une route que le Conseil municipal voulait faire passer par notre communauté afin de donner accès à de nouveaux terrains à lotir dans les parages. La maison de mes grands-parents se trouve à quelques kilomètres de chez nous, sur une petite hauteur, des collines empilées en arrière-fond. Et quelque part dans ces collines prend source un petit ruisseau qui, en période de grosse pluie, enfle et inonde le fond de la ravine.

Le monsieur des services municipaux était accompagné de son fils, et pendant que les adultes parlaient, nous étions allés, ce garçon, mes cousins et moi, jouer au bord du ruisseau.

Le printemps se dévoilait à l'issue d'un hiver détrempé, de nouvelles pousses d'herbe émergeant le long du cours d'eau qui reprenait maintenant ses dimensions habituelles. La saison des eaux avait flagellé la ravine. Les rives s'étaient écroulées pour s'amonceler contre les fougères à l'orée du bush en amas poisseux. Des tas nauséabonds de boue et de débris pourrissants avaient été échafaudés par les galets emportés au hasard des caprices du ruisseau.

Je ne sais pas qui a remarqué le premier la pierre. Sa forme la différenciait des autres et des bouts de bois qui reposaient dans le lit du ruisseau. Posée ainsi au fond de l'eau, elle était totalement incolore. Le garçon et mon cousin Toki l'ont hissée ensemble sur la rive. Elle était longue d'une trentaine de centimètres. Elle avait la forme d'une langue à un bout et se rétrécissait vers l'autre. Nous l'avons essuyée sur nos vêtements et sommes restés assis sur la rive à en parler, de cette façon que nous avons toujours de commenter les pierres ou les coquillages que nous trouvions. Ou nos morceaux de verre coloré. De temps en temps, nous la caressions d'une main ou la tenions pour mieux apprécier sa forme et son poids, ou bien pour la sentir chauffer sous nos doigts.

Puis nous avons commencé à nous demander comment elle était arrivée là, au fond du ruisseau. Et soudain, le garçon, qui était plus âgé que nous, a dit, Elle est venue des collines, portée par les crues, et elle a mis des années et des années pour arriver jusqu'ici. Elle est vieille de plusieurs siècles.

Il l'a prise et s'est dirigé vers la maison, et nous l'avons suivi, les yeux tout ronds. Non pas à cause de la pierre elle-même, mais à cause des siècles, et à cause de la manière dont elle était arrivée là, en y mettant des années et des années.

– Regarde ce que j'ai trouvé, il s'est exclamé, et un silence abrupt s'est fait dans la cuisine, tous les yeux tournés vers lui et l'objet qu'il tenait.

– Eh bien, son père a dit, se saisissant de l'objet, le soulevant dans ses mains, regardant tous les adultes autour de lui. Mais eux aussi étaient devenus de pierre dans le silence palpitant de la pièce.

– Eh bien, il a repris. Ça doit valoir une jolie somme.

Mais personne n’a pipé mot ni fait un geste.

– Dans le ruisseau, le garçon a lancé dans le long silence. Elle reposait là.

Alors mon grand-père a dit, Elle doit retourner. Retourner dans les collines.

Et nous avons tous attendu.

– Mais non, voyons, l’homme a protesté. Vous ne comprenez pas ?

Ils ne lui ont pas répondu.

– Bon, alors, prenez ça d’une autre façon. À quoi et à qui ça va servir, là-haut dans les collines ? Qui peut la voir là-bas ?

Il a dit au garçon d’aller mettre la pierre dans la voiture et a continué d’expliquer qu’on pourrait tous partager. C’est mon petit qui l’a trouvée, il répétait. Mais c’est votre terre. Tout le monde aura sa part.

Pendant qu’il parlait j’ai vu mon père faire signe à mon cousin Toki puis lui chuchoter quelque chose, et Toki s’est glissé hors de la cuisine.

Après, quand l’homme est allé à sa voiture et a trouvé que la pierre n’y était plus, il s’est mis en colère. Il a accusé mes grands-parents de tous les maux, mais ils sont restés calmes et n’ont rien dit.

L’homme et son fils partis, mon cousin a tiré la pierre de sous la maison où il l’avait cachée et l’a donnée à notre grand-père. Les anciens ont parlé entre eux. Puis Papi Toki et mon père sont partis, emportant la pierre loin, loin dans les collines, pour revenir les mains vides. Ils nous ont raconté comment ils avaient monté la côte puis jeté la pierre au fond d’une grande ravine. Le lendemain, ils y sont retournés avec un tracteur et ont aplani le haut de la

colline, poussant les couches de terre dans la ravine où reposait la pierre, la recouvrant d'éboulis et de roches.

Je pense souvent à cette pierre qui gît ensevelie sous une tonne de rochers et de terre au fond de la ravine. Et lorsque j'y pense je sens son poids dans mes mains et sa froideur, et j'en perçois la terne lumière verte. Et j'ai toujours l'impression de la sentir et de la voir plus nettement que lorsque rien ne la distinguait des coquillages et des morceaux de verre coloré. C'est comme si une partie de moi-même était ensevelie dans cette ravine.

Chaque fois que mes cousins et moi évoquons ces jours-là, je sais qu'ils partagent mes sentiments. Et je me suis souvent demandé ce qu'aurait ressenti le garçon *pākehā* s'il avait su ce que nos anciens avaient fait de la pierre. Je l'avais vu caresser de ses deux mains la poignée fuselée, je l'avais regardé qui l'agrippait de tous ses doigts et m'étais demandé si elle s'était réchauffée entre ses mains à lui. Je l'avais vu les yeux perdus parmi les collines au loin, le visage rayonnant de calme, et il est donc difficile d'en juger. Peut-être la pierre fait-elle partie de ce garçon aussi, mais je ne le crois pas.

Ce que j'avais voulu dire à Graeme pendant ces jours qui précédaient notre mariage, ce n'était pas tellement l'histoire de la pierre, parce que j'aurais pu lui raconter ça sans trop de difficulté. J'aurais voulu lui expliquer l'importance pour moi de ce qui s'était passé ; voulu qu'il sache qu'il y avait une partie de moi qui ne pouvait jamais se donner, qui ne changerait jamais. Parce que j'étais convaincue de la justesse de ce qu'on avait fait de la pierre, parce qu'à l'âge de neuf ans j'avais parfaitement compris, moi, que c'était juste, il ne me serait jamais possible de laisser derrière moi ce que je suis. Pas totalement, même si j'en avais eu le désir, et plus d'une fois.

Une partie de moi ne changera jamais ; elle est ensevelie sous une tonne de terre au fond d'une grande ravine. Le *ngaio* vieillira et mourra. Ou peut-être ne vieillira-t-il pas. Peut-être le vent l'abattra-t-il malgré ses protecteurs, ou peut-être finira-t-il par gêner et tombera-t-il sous les coups de hache. Mais cette pierre porteuse de vie et de mort a été rendue aux mains de la terre et elle y est à l'abri, dans ce lieu qui est le sien.

3

On appelait le macrocarpa Papa Rakau parce qu'il était grand et vieux, le père de tous les autres. Un de ses longs bras s'étendait par-dessus le sentier ; on l'appelait la Branche à sauts, car on pouvait l'effleurer du bout des doigts si on était assez grand — si on arrivait à tendre suffisamment la main, alors qu'on rentrait par le chemin le plus court en courant et en sautillant.

À une époque, j'étais trop petite pour toucher la branche en surplomb, et n'y arrivant pas, je criais et pleurais pour que mes cousins me soulèvent et ils me suppliaient de me taire parce qu'ils auraient des ennuis avec mon père s'ils me faisaient pleurer.

Puis, par une belle journée d'été, j'avais réussi à l'atteindre toute seule. Ce jour-là j'étais enfin assez grande pour effleurer très légèrement le bout qui pendait ; et peu de temps après ça, j'y parvenais sans peine. Je l'avais d'abord frôlée du bout des doigts avant de la toucher d'une main. Puis des deux en même temps. Et, plus tard encore, j'avais pu m'agripper des deux mains à sa partie la plus haute, passer d'une main à l'autre, puis me balancer avant de me laisser glisser sur le feuillage ployé pour redescendre.

C'est aussi en été que Graeme et moi nous sommes rencontrés pour la première fois. Après la construction de la